

La femme, espace de salut. Mission de la femme dans l'Église. Une perspective anthropologique

Maria Teresa Porcile Santiso

Coll. Théologies, Éd. du Cerf, Paris 1999, pp. 417.

Maria Teresa Porcile Santiso, docteur en théologie de l'Université de Fribourg/CH, est professeur de philosophie à Montevideo (Uruguay). L'ouvrage constitue une "publication partielle" de sa thèse de théologie, intitulée *Mission de la femme dans l'Église, une perspective anthropologique*, soutenue en 1980 (p. 24). En Europe, l'A. assume des activités dans le domaine oecuménique et interreligieux (Secrétariat pour l'unité des chrétiens et Conseil mondial des Églises). Elle a été la seule femme admise à l'assemblée de l'épiscopat latino-américain de Puebla.

Par le présent ouvrage, les Éditions du Cerf mettent à la disposition du public francophone une étude publiée en espagnol en 1991. Le titre expose nettement les intentions de son auteur: présenter une anthropologie de la femme dans le but de l'intégrer dans la vie de l'Église.

Pour ce faire, l'A. commence, dans un premier chapitre, par faire un relevé du thème de la femme dans l'enseignement magistériel de l'Église, allant du pontificat de Léon XIII à celui de Jean-Paul II (pp. 27-116). Dans le chap. II., Maria Teresa Porcile Santiso cherche à répondre, dans une perspective anthropologique, à la question suivante: que signifie être une femme? (pp. 119-145). Deux réalités fondamentales émergent de sa réflexion: celle du corps de la femme (pp. 123-124) et celle de la thématique "image de Dieu" (p. 140). Cette dernière conduit l'A. à aborder dans le chap. III la question de la femme selon l'anthropologie biblique du récit de la création en Gn 1-3 (pp. 147-225). L'analyse soigneuse des textes bibliques est suivie, dans le chap. IV, par une réflexion intitulée *Une théologie du corps de la femme* (pp. 227-265). Celle-ci se caractérise essentiellement par une perception spécifique propre à la femme, perception du temps et de l'espace intérieur, liée au cycle féminin, à l'expérience de la grossesse, de l'accouchement et de l'allaitement. Dans le chap. V, l'A. prolonge sa réflexion par une "anthropologie de l'espace" propre à la femme et son application en théologie. Il s'agit de saisir la thématique de la femme en théologie trinitaire et en

Ecclésiologie. Maria Teresa Porcile Santiso voit dans la perception féminine de l'espace une ouverture sur le féminin en Dieu; quant à la dimension du féminin dans l'Église, celle-ci apparaît dans les réalités de la ville, de la demeure et de la maison. Pour l'A., ces images ont "l'avantage de ne pas évoquer des anthropomorphismes liés au sexe et aux relations familiales et-ou hiérarchiques, pour parler de l'Église" (p. 322). Dans un ultime chapitre, Maria Teresa Porcile Santiso en vient finalement à des "suggestions pour la mission de la femme dans l'Église en accord avec une anthropologie de l'espace (chap. VI, pp. 335-371). L'accent est mis sur une "féminisation" de l'Église, c'est-à-dire sur la nécessité de "la rendre habitable" (p. 342). Le livre se conclut par un *Postlude*; il s'agit d'une libre adaptation poétique de divers textes des Évangiles (pp. 373-377). Il est suivi d'une importante bibliographie qui couvre essentiellement les années 70-80 et des périodes parfois largement antérieures à ces dates (pp. 379-409).

L'ouvrage est publié en français presque dix ans après sa parution initiale en langue espagnole. Il garde néanmoins tout son intérêt. D'abord en raison de l'origine de l'A. qui lui permet de donner au public francophone une vision assez précise de la manière dont la thématique de la femme est abordée, depuis quelques décennies, dans les milieux théologiques et ecclésiaux des continents nord-et sud-américains. Par ailleurs, l'A. y présente, en se livrant à une réflexion pertinente au-delà de la situation du moment, l'évolution progressive des prises de positions de la part du Magistère par rapport à la femme. Enfin, nous avons particulièrement apprécié l'analyse des chap. 1-3 du livre de la Genèse, dont l'intérêt ne se démentira pas au fil du temps.

Le sujet traité par l'A. ne peut manquer d'intéresser un large public et notamment de nombreuses lectrices engagées dans l'Église. L'ouvrage, en tout cas, pose un certain nombre de questions et fait entrevoir de nombreux enjeux au niveau anthropologique, théologique et théologal. Autant dire que les difficultés ne sont pas minces, à commencer par le choix d'une méthodologie. Face à beaucoup de contestations issues de la "théologie féministe", dues aussi à l'ignorance évidente ou secrète de la part des hommes théologiens à l'égard d'une "réflexion théologique dans la perspective de la femme (p. 73 sv.), Maria Teresa Porcile Santiso a opté pour une approche phénoménologique (pp. 227 et 231). Du coup, elle considère son ouvrage "comme une symphonie des langages et des cultures, harmonisant vie et communication" (p. 14) dont le but est "d'exalter la mission de la femme dans l'Église dans une perspective anthropologique" (p. 286).

Ce choix détermine tous les chapitres de l'ouvrage à l'exception du chap. I, lequel se présente sous forme d'analyse historique. La méthode adoptée par l'A. nous conduit à faire deux observations majeures:

1. Ce choix méthodologique fait apparaître une difficulté évidente de parler de la

femme “en soi”, en quelque sorte “sans l’homme”. La question est ici de savoir, si même ce qui est vraiment et authentiquement propre à la femme, peut, en théologie, être exprimé valablement sans prendre en considération ce qui est vraiment et authentiquement propre à l’humanité masculine? Cet écueil apparaît nettement dans le chap. III. L’A. annonce une réflexion sur “la femme selon l’anthropologie biblique”, mais au fil des pages elle ne cesse de parler de l’homme et de la femme et même bien plus de l’homme que de la femme. Pour cette raison, ce chapitre tient une véritable place à part dans l’ensemble de l’ouvrage.

Selon les dires de l’A., sa réflexion est guidée par une conception personnaliste de la problématique (p. 220). Il en découle un déséquilibre dans le discours. À force de parler de la femme, on en “oublie” presque l’homme. Même si l’A. prend visiblement ses distances par rapport aux positions agressives de la “théologie féministe” contre un “pouvoir patriarcal”, la méthode adoptée par elle ne peut dissiper l’impression d’un “féminisme socialement acceptable”. On peut s’étonner que l’A., professeur de philosophie, n’ait pas pris en considération une philosophie de la **communio**n, telle qu’elle est développée par exemple par Emmanuel Lévinas en réponse aux écueils propres à la position individualiste de Martin Buber (cf. *Altérité et Transcendance*). Avec l’éminent philosophe français nous partageons sans réserve la conviction suivante: la réflexion sur Dieu qui a créé l’homme à son image est fondée non pas sur une ontologie conceptuelle et sur le langage, mais sur la parole créatrice de **vie sociale**, à commencer par celle de l’homme et de la femme. C’est bien ce que Maria Teresa Porcile Santiso dégage progressivement dans sa réflexion sur Gn 1-3, mais elle n’en tire pas pour la suite de son exposé tout le profit qu’on aurait pu espérer.

2. L’insuffisance d’une méthode fondée sur le langage a ses répercussions en théologie. Là aussi, une question fondamentale se pose: faire de la théologie, est-ce simplement “dire Dieu”, comme l’affirme l’auteur (p. 361 sv.) dans une perspective masculine ou féminine? Ou bien faire de la théologie, cela consiste-t-il à **faire vivre** un peuple, une humanité à une époque bien déterminée, en prenant en compte certaines règles qui valent aussi bien pour le théologien que pour la théologienne? Certes, tout théologien qu’il soit homme ou femme, est appelé à élaborer un discours. Reste à savoir ce qui confère à ce discours son caractère théologique. Dans une perspective de la théologie juive et chrétienne ce ne peut être que la méditation constante sur l’origine, la fidélité à cette origine constituante, la visée eschatologique, et les séductions à repousser, ce qui vaut pareillement pour un homme et une femme.

Nous partageons entièrement la position de Maria Teresa Porcile Santiso, lorsqu’elle affirme que “les femmes possèdent un «connaître Dieu» et un «donner à Dieu» spécifiques” (p. 361); mais l’A. ne souligne guère que les femmes, comme les hommes,

peuvent développer des rejets, voire un dégoût, au sujet de la fidélité au projet initial du Dieu d'Abraham, de Moïse et de Jésus. D'un point de vue théologique, leur "dire Dieu" peut, à l'occasion, être aussi défaillant que celui des hommes.

Depuis des décennies, nous savons par la psychologie moderne que l'image de Dieu est invoquée, quêtée, désirée ou redoutée selon des mouvements, qui ont leur origine dans la relation primitive autant à la mère qu'au père (cf. Thierry de Saussure). Il n'est donc pas étonnant de trouver des expressions spécifiques aux deux sexes dans le langage sur Dieu, y compris dans la tradition biblique. Mais la découverte de ces images "masculines" et "féminines" en Dieu et en Jésus de Nazareth est une chose; leur interprétation dans l'**ensemble** de la tradition vivante d'Israël et de l'Église, en est une autre. Ici, la tâche du théologien ou de la théologienne est particulièrement difficile; peut-elle être accomplie par le seul moyen d'une approche phénoménologique qui relève et fait intervenir dans le discours des ressemblances, des convergences, des différences, toutes véhiculées dans des images, des figures et des formes se découvrant au fur et à mesure au regard de l'observateur?

L'affirmation irénique de la tradition juive et chrétienne d'un Dieu qui n'est pas homme (Os 11, 9), donc d'un Dieu qui n'est ni homme, ni femme, n'est apparemment jamais prise en considération par l'A., comme une clé authentique d'interprétation des images masculines et féminines appliquées au Dieu d'Abraham, de Moïse et de Jésus. Tout au long des pages, l'impression d'une projection des sexes en Dieu est difficile à dissiper. Les Pères de l'Église d'ailleurs n'y ont pas échappé, lorsqu'ils parlent de "la paternité virginale de Dieu" (Grégoire de Nysse) ou voient dans l'Esprit Saint "une mère" (Origène). Or, la spécificité de la révélation juive et chrétienne est de confesser un Dieu qui transmet la vie de façon non-sexuée et qui appelle néanmoins l'homme et la femme dans leurs conditions sexuées à collaborer avec Lui dans cette tâche. C'est donc bien dans cette oeuvre commune d'un Dieu, source de vie non-sexuée, et d'êtres humains dans leurs existences sexuées respectives, qu'il convient désormais de découvrir "l'espace de salut", cet espace étant une **vie commune** à laquelle ni la chair, ni le sang, ne peuvent donner accès.

Karin Heller